

Les robots biologiques sont-ils des êtres vivants ?

Les textes publiés dans ces pages ont pour but d'alimenter le débat. Ils n'engagent que leurs auteurs qui n'appartiennent pas à la rédaction de "La Libre Belgique".

L'histoire de la littérature témoigne, depuis toujours, de cette aspiration un peu folle à s'élever au rang du divin et à créer la vie là où, pour reprendre la Genèse, il n'y avait qu'informité et vide. Du mythe prométhéen au *Meilleur des mondes* de Huxley (1936) en passant par *Frankenstein* de Shelley (1818) ou les différents travaux eugéniques de la fin du XIX^e, la question de la création de la vie – et de sa nature – a influé sur notre histoire culturelle, scientifique et politique.

Deux siècles après la parution du roman de Shelley, des scientifiques américains annoncent la création de xénobots – des robots biologiques qui, au contraire de leurs cousins mécaniques, ont une capacité de reconstitution et d'autoréparation. Ces merveilles technologiques sont composées de cellules souches d'embryons de grenouilles assemblées par un algorithme pour former, selon les mots de leur concepteur, "des formes de vie entièrement nouvelles". L'information date de janvier 2020 et vient chambouler notre conception du monde. Près de deux ans plus tard, le chamboulement redouble: ces créations sont également capables de se reproduire et ouvrent un champ gigantesque d'applications à la médecine, notamment dans la guérison potentielle du cancer et du vieillissement. Si le débat demeure quant à la nature exacte des xénobots – robots, êtres vivants, cyborgs, etc. –, ils viennent déstabiliser certaines conceptions bien ancrées. En effet, si ces robots se meuvent selon leur bon vouloir, s'ils se reproduisent, peut-on dès lors dire qu'ils sont vi-

vants? Les xénobots apportent un nouveau prisme à cette question philosophique ancestrale: qu'est-ce qui définit la vie, le vivant, la nature humaine? Vaste sujet.

Les dangers d'une réponse

Pic de la Mirandole, jeune philosophe italien de la seconde moitié du XV^e siècle, nous avertissait déjà

sur les dangers à vouloir répondre à une telle question. Au-delà de sa difficulté et de sa potentielle insolubilité, la découverte d'une réponse serait sans doute plus grave à ses yeux que de laisser vivre l'inconnu. En effet, une définition exacte de la nature humaine ou de la vie figerait ces dernières et empêcherait leur plasticité. En ôtant à

chacun la potentialité de s'autodéfinir, ou de s'autodéterminer, on porterait atteinte à son autonomie et à sa dignité. Le propre de l'homme serait donc de ne pas avoir de nature propre et de pouvoir évoluer dans l'incertitude, dans le doute, et dans la liberté. On retrouve ici les prémices de la pensée sartrienne lorsque Sartre déclare dans *L'existentialisme est un humanisme* que "l'existence précède l'essence". En se basant sur l'exemple d'un coupe-papier et en amenant à réfléchir sur l'homme, le philosophe en vient à dire que "l'homme existe d'abord, se rencontre, surgit dans le monde, et qu'il se définit après" – cela n'étant possible qu'en respectant la plasticité de chacun, et son droit de projeter sa vie.

L'oiseau à trois pattes

Contemporain de celui qui a refusé le prix Nobel de littérature en 1964, le médecin et philosophe Georges Canguilhem s'est aussi penché sur la question de la vie et de notre rapport au vivant. Refusant également une définition stricte et rigide de la

